

Alena Podhornà-Polická
Université Masaryk de Brno
Anne-Caroline Fiévet
Université Paris Descartes

À la recherche de la circulation d'un néologisme identitaire: le cas de *bolos*

This paper aims to research about circulation of one 'identitary word' in French youth slang: *bolos* which is obscure by its etymology and is used in wide semantic extension, mainly as pejorative apostrophe. We present the results of a quantitative enquiry of more than 1200 francophone respondents and we compare methodological advantages and disadvantages of pen-and-paper and Internet enquiring.

Des *bolosses* devant le four qui attendent leur dose¹.
Hé, prends ton shit et casse-toi ! *Bolloss*!²
Pour toi, dans le ghetto, les faces de *babtou*
sont des *indics* ou *bollos* parce que leur peau est trop rose³.
On a notre propre langue et codes, *bollos*!⁴

Introduction

Depuis 2006, soit en pleine rédaction de nos thèses respectives qui portent sur l'argot des jeunes, notre «sentiment néologique» (Riffaterre, 1953, cité par Sablayrolles, 2000: 182-184) a repéré l'essor d'un lexème au sens particulièrement vague et étymologiquement opaque, un véritable mot «passe-partout» pour s'apostropher entre jeunes: il s'agit d'un mot prononcé [bolos], voire [boRos]⁵. La profusion quasi immédiate de ce lexème a attiré notre attention, et nous avons alors décidé d'enquêter auprès de quelques jeunes de notre entourage. Plus nous avons recueilli d'occurrences pendant cette phase de pré-enquête, plus notre curiosité a été attisée. En effet, ce lexème a soulevé des questions relatives aux étymologies populaires créées par les locuteurs, à la question identitaire pour les jeunes de banlieues, à l'intérêt des médias et des utilisateurs sur les forums pour saisir le sémantisme et l'origine de

1 Alpha 5.20, *Le boss veut te voir*, album « Vivre et mourir à Dakar », 2007.

2 Booba feat. Kennedy, *Je me souviens*, album « West Side », 2006.

3 Sefyu, *Intro*, album « Qui suis-je ? » 2006.

4 113, *Marginal*, album « 113 degrés », 2006.

5 Avec les graphies diverses : *bol(l)os(se/ce)*, *bor(r)os(se)*, etc.

ce mot, ainsi qu'à l'intérêt des chercheuses que nous sommes. Quelle a été et quelle sera la circulation de ce lexème ? Peut-on mesurer l'étendue de son emploi actif et passif ? Comment reconstruire son évolution et retrouver son étymologie ?

Dans le présent article, nous présenterons les résultats d'une enquête à la fois quantitative et, dans une moindre mesure, qualitative : notre but sera de montrer – à partir du plus grand nombre possible de personnes interrogées – l'étendue géographique, générationnelle et sociale de l'usage du lexème choisi, et également, de détailler qualitativement son sémantisme, sa fréquence d'usage et les représentations sociales qui lui sont liées.

Méthodologie d'enquête

Afin d'observer les pistes de diffusion et les acceptions du lexème *bolos*⁶, un questionnaire papier traditionnel a été mis en place en mars 2008⁷. Puis, dans l'objectif d'étendre la représentativité de nos résultats et d'obtenir des réponses venant de toutes les régions de France ainsi que des pays francophones, une deuxième version a été créée – à la fois une version électronique⁸ et sa réplique exacte sous forme papier⁹. Par l'intermédiaire de cette version en ligne, abritée sur le site de l'Université Ma-

-
- 6 Nous allons désormais opter pour la graphie *bolos*, graphie qui a été entourée le plus de fois par les enquêtés qui connaissent le lexème (327 fois ; à la différence de *bollos* – 144 fois, *boros* – 2 fois et d'autres graphies non proposées dans le questionnaire – *boloss* – 43 fois, *bolosse* – 27 fois, etc.).
 - 7 La version papier 1.0 a été distribuée autour de nous et parmi les étudiant(e)s de plusieurs TD de 1^{ère} année de sciences du langage à l'Université Paris Descartes et à l'Université Jules Verne à Amiens ; de mars à août, 233 réponses (soit 19,4% du corpus) ont été collectées.
 - 8 Lors de notre participation à un colloque international au mois de septembre 2008, nous avons pu recueillir bon nombre de promesses d'aide de la part de collègues venant du monde entier mais nous nous sommes heurtées à une réalité pratique complexe pour faire parvenir les questionnaires au plus grand nombre de personnes possible: une saisie automatique des réponses s'est avérée donc indispensable pour cette aventure quantitative.
 - 9 La version papier reste néanmoins incontournable pour les enquêtes dans les classes d'adolescents ou de post-adolescents parce qu'elle procure une quantité de réponses importante dans un temps relativement court. La saisie manuelle des réponses souvent illisibles et les bavardages entre étudiants sont néanmoins des inconvénients majeurs. Quand elle n'y est pas obligée, cette catégorie d'âge rechigne souvent pour répondre à ce type de requête venant des professeurs ou des parents. Ce constat affecte notamment les garçons – si l'on regarde de plus près les 191 enquêtés qui utilisent activement le lexème, on compte 82 hommes (soit 42,9 %), mais ceux qui ont été ciblés par les deux versions papier (c'est-à-dire dans la situation où ils ont été obligés de remplir le questionnaire en classe) représentent les trois quart de tous les hommes qui déclarent utiliser le lexème activement (75,6%, soit 62 hommes sur 82). En revanche, les chiffres pour les réponses des femmes sont inférieurs de presque 10% (67%, 73 femmes sur 109).

saryk de Brno¹⁰ (<http://is.muni.cz/www/12093/argot.html>), nous avons pu obtenir, entre septembre 2008 et janvier 2009, plus de 650 réponses (soit 54,3 % de la totalité des réponses obtenues). En résumé, cette enquête a donné lieu à 1204 réponses en moins de 11 mois¹¹.

L'avantage de la version électronique par rapport à la version papier repose non seulement sur la saisie automatique des réponses et la garantie de leur lisibilité, mais surtout sur la provenance géographique variée des enquêtés : francophones des quatre coins du monde (y compris du Québec, de la Réunion et d'autres pays francophones européens¹²) ainsi que Français et bilingues (de naissance ou non) vivant dans des pays non francophones¹³. L'enquêteur étant absent lors de la passation de l'enquête, cette méthode de collecte quantitative peut être considérée comme peu fiable car il pourrait être facile de se créer un profil virtuel et d'essayer de répondre plusieurs fois sous différentes identités. Nous avons essayé de limiter ce type de risques en demandant aux enquêtés de noter sur le questionnaire par l'intermédiaire de quelle personne ils avaient eu connaissance du site Internet ainsi qu'en contrôlant les adresses IP des ordinateurs. Ainsi, nous avons pu constater un intérêt relativement grand des enquêtés qui se sont massivement identifiés pour recevoir les résultats de l'enquête (38,8%), un seul dérapage d'un anonyme (qui a dû être exclu des comptes finaux suite à la vulgarité de ses propos hors sujet) et seulement six réponses incomplètes au niveau de l'indication précise de l'âge des

-
- 10 Délibérément, c'est la page web tchèque et l'adresse mail d'Alena Podhorná-Polická (APP) qui ont été mentionnées sur le questionnaire et non celle d'Anne-Caroline Fiévet (ACF) puisque, dans les études argotologiques, il a souvent été observé que les résultats étaient meilleurs quand c'était une personne étrangère (donc extérieure au réseau ethno-social tissé dans la société ciblée) qui posait les questions. De plus, c'est volontairement que le questionnaire fait penser qu'il s'agit d'une étude sur l'argot français mais également sur l'argot tchèque (réaction d'un jeune : « *je ne savais pas que bolos venait du tchèque* ») car nous avons observé que les personnes étaient plus motivées pour répondre quand il s'agissait d'un aspect interculturel, dans un but traductologique (en effet, les étudiants tchèques pourront profiter des résultats de cette étude, par exemple pour la traduction de chansons de rap, une des activités régulières dans le cadre du séminaire d'APP).
- 11 La période peut sembler trop longue, compte tenu de l'instabilité de certaines catégories – notamment l'âge des enquêtés et la durée de connaissance du lexème. Cependant, étant donné que 971 réponses (version 2.0 et 2.1 forment 80,6 % du corpus) ont été recueillies en 5 mois, le décalage temporel peut être extrapolé.
- 12 La seule condition est que ce soient des francophones, peu importe leur âge et leur lieu d'habitation. Dans la version 2.0, le mot « Français » a rapidement été remplacé par « francophone », suite à la remarque d'une collègue belge (notons que cette question de la francophonie est souvent négligée en France métropolitaine).
- 13 Parmi les 66 personnes vivant au moment de l'enquête dans des pays non francophones et qui ont répondu au questionnaire, 37 (soit 56%) ont déclaré être des « francophones de souche » (expatriés).

questionnés (dont cinq hommes !), ce qui n'a pas pu influencer les calculs de façon significative¹⁴.

Malgré les nombreux avantages de la version en ligne et de l'automatisation du traitement des données, il a été nécessaire de contrôler manuellement les résultats, plus particulièrement pour la catégorie qui concerne le degré de connaissance du lexème (active, passive, aucune). En effet, il nous a fallu être particulièrement prudentes quant aux réponses automatisées susceptibles de cacher de mauvaises interprétations du lexème *bolos*, provoquées surtout à cause de l'ignorance de la prononciation obligatoire du *-s* final. Sans un contrôle manuel minutieux, ces réponses auraient pu altérer les résultats, notamment les explications sémantiques de notre néologisme. Citons les cas suivants : deux enquêtés ont fait une confusion avec l'argotisme *bol* (qui signifie « fesses, cul »), probablement resuffixé dans leur acception en un suffixe jadis productif en argot : *-os* ; quatre autres ont considéré *bolos* en tant qu'apocope des «spaghettis à la bolognaise»¹⁵ et, finalement, trois autres sont partis de la graphie que nous avons ajoutée délibérément dans le questionnaire (pour repérer facilement les mauvaises interprétations décrites *supra*), à savoir *baros*, en l'associant avec l'expression *avoir le barreau* [baRo] («avoir une érection»), avec une *barrette de shit* («joint») ou bien avec *barlos* («romanichels»). Ces personnes ont donc répondu qu'ils connaissaient le terme (activement ou passivement), mais, en réalité, leur fausse interprétation du sens détériore involontairement nos résultats. Il apparaît alors comme tel que, malgré un gain de temps évident, la saisie automatique doit être contrôlée réponse par réponse, et que l'explication sémantique doit être observée en premier lieu afin d'écarter les intrus. Pour éviter les réponses hors contexte¹⁶, seules les réponses qui ont pu être vérifiées comme étant cohérentes ont pu être traitées dans une perspective qualitative.

14 Deux ne connaissent pas le lexème et quatre le connaissent passivement, mais d'après leurs réponses, on peut estimer qu'il s'agit de professeurs (ils indiquent que le questionnaire leur a été envoyé par un de leurs étudiants et qu'ils l'ont entendu pour la première fois au lycée).

15 Les *spaghettis bolos* [bolo] ont été attestés par ACF dès 2001 dans l'émission de télé-réalité *Loft-Story 1*. (Fiévet, 2008: 131). Ils sont également mentionnés sur Internet dans le *Wiktionnaire*: <http://fr.wiktionary.org/wiki/bolos>.

16 Par exemple, deux Québécois indiquent qu'ils connaissent ce lexème depuis trop longtemps par rapport aux statistiques globales. Le premier indique qu'il connaît: «*bolo au singulier*» depuis 40 ans avec un sens «idiot, niais», ce qui pourrait être intéressant à exploiter au niveau étymologique mais ceci reste un hapax. Le deuxième déclare le connaître depuis 35 ans et indique un sens tout à fait différent: «*jeu constitué d'une raquette de bois munie d'un élastique où est attachée une balle en caoutchouc*»; apparemment, il s'agit d'un québécoisme (http://www.granddictionnaire.com/BTML/FRA/r_Motclef/index1024_1.asp).

Résultats de l'enquête

Les 1204 personnes – enquêtées avec les méthodes décrites *supra* – nous ont permis d'obtenir 481 réponses positives (usage actif / connaissance passive), soit 40 % de toutes les réponses obtenues – dont 289 (60 %) par l'intermédiaire des versions papier, ciblées vers le public censé utiliser le lexème – contre 723 réponses négatives (parmi lesquelles 462 réponses, soit 63,9 %, par l'intermédiaire de la version électronique)¹⁷. La version électronique a donc aidé à circonscrire non seulement les différentes régions de la francophonie (51,8 % des enquêtés résident en dehors de l'Île-de-France ; désormais abrégée en IDF), mais aussi presque toutes les catégories d'âges (de 10 ans à 64 ans ; la moyenne d'âge étant de 24,7 ans), ceci dans l'objectif de mieux comprendre la circulation et l'extension actuelle de ce lexème identitaire que nous avons supposé, suite à nos premières observations¹⁸, être employé majoritairement par les jeunes de la banlieue parisienne.

TABLEAU N° 1 : RÉPONSES PAR RÉGIONS ET PAR PAYS

Région	Total	Oui A	Oui P	Non	Total (%)
Alsace	10	0	4	6	0,8%
Aquitaine	10	0	2	8	0,8%
Auvergne	64	10	15	39	5,3%
Bourgogne	9	0	1	8	0,7%
Bretagne	58	1	11	46	4,8%
Centre	5	0	1	4	0,4%
Champagne-Ardenne	22	1	2	19	1,8%
Corse	2	0	1	1	0,2%
Franche-Comté	4	0	1	3	0,3%
Île-de-France	580	162	211	207	48,2%
Languedoc-Roussillon	16	0	3	13	1,3%

17 Les enquêtés qui ne connaissaient pas le lexème ont été déçus que le questionnaire soit si court. Pour encourager les adultes (ou les personnes des régions éloignées de la métropole où la circulation a été bien attestée) à répondre, nous avons mentionné sur la page d'accueil que les réponses négatives, même si elles rendaient le questionnaire très court, nous intéressaient tout autant que les réponses positives. Le fait que les personnes qui le souhaitaient aient pu laisser leur adresse e-mail pour que nous leur envoyions les résultats de l'enquête a certainement augmenté la motivation pour remplir le questionnaire.

18 Depuis 2006, nous avons observé que la fréquence d'emploi de ce lexème a augmenté considérablement auprès des jeunes d'IDF. Néanmoins, des entretiens effectués à Garges-lès-Gonesse avec des jeunes informatrices d'origine malienne nous ont apporté des témoignages que ce lexème était connu depuis relativement longtemps dans les cités de banlieue (ici dans le Val d'Oise) et qu'à cette époque, il a commencé à se diffuser dans l'argot commun des jeunes de l'IDF.

Limousin	4	0	1	3	0,3%
Lorraine	12	2	0	10	1,0%
Midi-Pyrénées	21	2	3	16	1,7%
Nord-Pas-de-Calais	11	1	4	6	0,9%
Basse-Normandie	6	1	2	3	0,5%
Haute-Normandie	4	0	2	2	0,3%
Pays de la Loire	14	0	5	9	1,2%
Picardie	62	5	3	54	5,1%
Poitou-Charentes	23	0	2	21	1,9%
Provence-Alpes-Côte d'Azur	69	2	8	59	5,7%
Rhône-Alpes	58	2	3	53	4,8%
Martinique (D.O.M.)	1	0	0	1	0,1%
Réunion (D.O.M.)	15	0	0	15	1,2%
Total France	1080	189	285	606	89,7%
Belgique	27	0	1	26	2,2%
Canada/ Québec	16	0	0	16	1,3%
Luxembourg	1	0	0	1	0,1%
Île Maurice	1	0	0	1	0,1%
Suisse	12	0	0	12	1,0%
Total francophonie	57	0	1	56	4,7%
Allemagne	2	0	0	2	0,2%
Espagne	4	0	0	4	0,3%
Etats-Unis	3	0	1	2	0,2%
Grèce	20	2	0	18	1,7%
Mexique	1	0	0	1	0,1%
Norvège	1	0	0	1	0,1%
Pologne	6	0	1	5	0,5%
République tchèque	24	0	2	22	2,0%
Roumanie	1	0	0	1	0,1%
Royaume-Uni	3	0	0	3	0,2%
Russie	2	0	0	2	0,2%
Total pays non francophones	67	2	4	61	5,6%

Légende : OUI A – utilisation active
OUI P – connaissance passive
NON – ignorance du lexème

CARTE N°1 : CONNAISSANCE DU LEXÈME POUR LA FRANCE MÉTROPOLITAINE

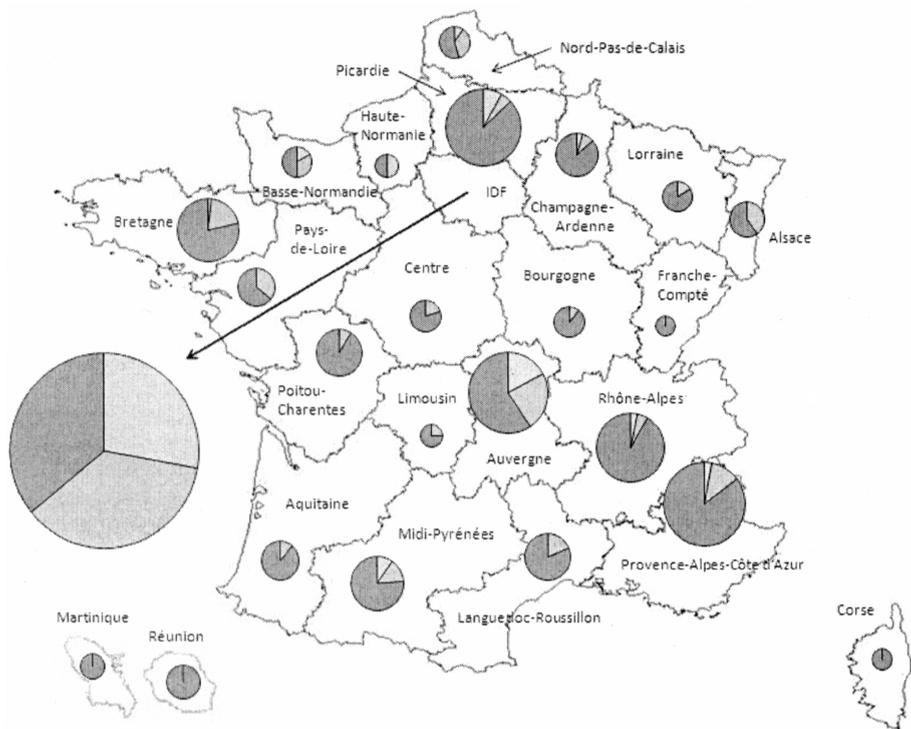
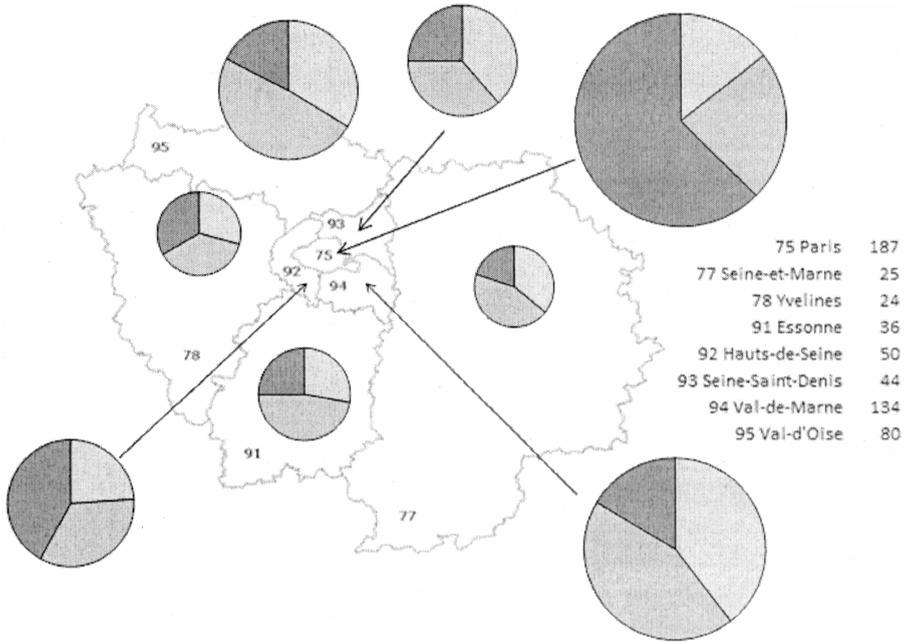


TABLEAU N° 2 : RÉPONSES EN FONCTION DU DÉPARTEMENT D'ORIGINE POUR L'ÎLE-DE-FRANCE

Département	Total	%	Oui A	%	Oui P	%	Non	%
75	187	32,2%	27	14,4%	43	23,0%	117	62,6%
77	25	4,3%	9	36,0%	11	44,0%	5	20,0%
78	24	4,1%	7	29,2%	9	37,5%	8	33,3%
91	36	6,2%	10	27,8%	17	47,2%	9	25,0%
92	50	8,6%	12	24,0%	17	34,0%	21	42,0%
93	44	7,6%	17	38,6%	16	36,4%	11	25,0%
94	134	23,1%	53	39,6%	59	44,0%	22	16,4%
95	80	13,8%	27	33,8%	39	48,8%	14	17,5%
	580		162		211		207	

CARTE N° 2 : RÉPONSES EN FONCTION DU DÉPARTEMENT D'ORIGINE POUR L'ÎLE-DE-FRANCE

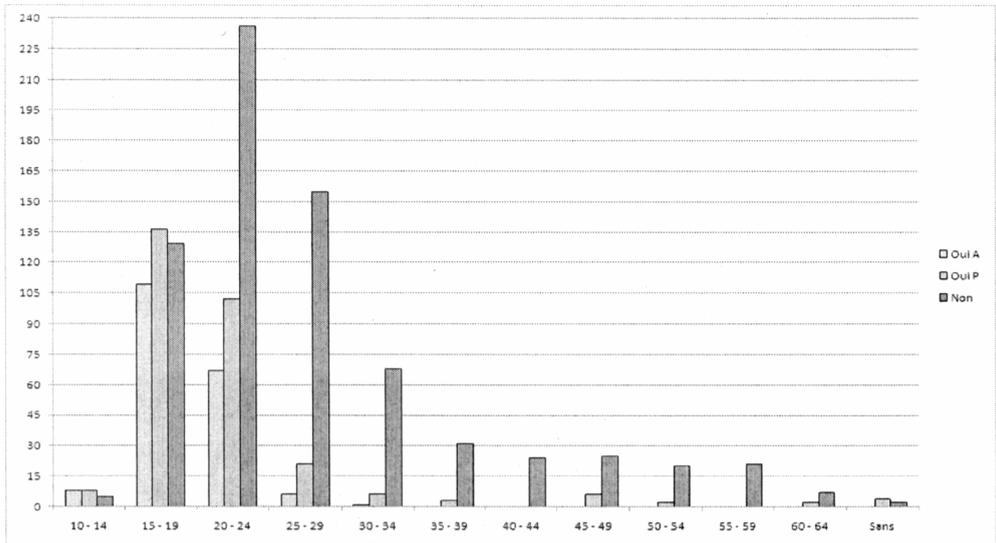


Nos résultats ont confirmé cette hypothèse: du point de vue géographique, les cités franciliennes ont été le lieu privilégié de circulation du lexème *bolos*: parmi les 580 enquêtés de cette région, seulement 207 (soit 35,7 %) ne connaissent pas du tout le lexème – mais parmi ceux-ci, 56,8 % (117) résident dans Paris intra-muros¹⁹. En revanche, parmi les 624 des enquêtés qui résident hors de l'IDF, 516 (soit 82,7 %) ne connaissent pas du tout le lexème.

Du point de vue générationnel, l'utilisation active du lexème commence à 12 ans et se termine à 30 ans, mais il est intéressant d'observer le «pic informel» (Bauvois, 1998: 6) identitaire qui semble se situer dans la catégorie d'âge des 15-19 ans, où 29,1 % de tous les enquêtés de cette catégorie utilisent le lexème activement, à la différence de la catégorie 20-24 ans où l'usage actif atteint seulement les 16,5 %.

¹⁹ Parmi les 90 «banlieusards» franciliens qui ne connaissent pas le lexème, presque la moitié est adulte ou post-adolescente (seulement 46 d'entre eux ont moins de 25 ans, et, parmi eux, 15 sont de nationalité étrangère).

GRAPHIQUE N°1: RÉPONSES EN FONCTION DE L'ÂGE DES QUESTIONNÉS



Notons que la catégorie des «adonnaissants» (De Singly, 2006: 18) n'est pas fortement représentée dans notre enquête et qu'il serait nécessaire d'interroger un nombre plus important de 10/11-13 ans, afin de déterminer plus précisément à partir de quel âge les jeunes connaissent/utilisent *bolos* et de mieux circonscrire ce qu'APP appelle l'«âge argotique» (Podhorná-Polická, 2007: 385-390). La catégorie la plus jeune est particulièrement intéressante à observer : parmi les 14 enquêtés qui ont entre 10-13 ans, seulement une Belge ne connaît pas le lexème. En revanche, 7 d'entre eux revendiquent son utilisation active. De la même façon que pour les adonnaissants, où l'on peut supposer l'influence des frères et sœurs plus âgés, on peut affirmer intuitivement que, en ce qui concerne les adultes, ceux qui connaissent passivement le lexème sont le plus souvent des parents d'adolescents ou des enseignants. Or, afin de dépasser la phase de déduction, peut-on observer les voies de circulation de ce lexème grâce à des méthodes explicites ?

Noyau et périphérie : voies de circulation d'un néologisme identitaire

Comme en témoignent les extraits de chansons présentés au début de cet article, on peut s'attendre à ce que, pour une personne qui se situe en dehors de nos deux catégories privilégiées (jeune < 25 ans + Francilien), c'est par l'intermédiaire des paroles des chansons de rap, diffusées par le biais des médias, qu'il est le plus facile de rencontrer le lexème étudié. C'est pourquoi notre questionnaire demandait aux enquêtés

s'ils écoutaient du rap souvent (codé +), de temps en temps (+/-) ou jamais (-), ce qui avait pour but de confirmer notre hypothèse non seulement d'une corrélation entre l'écoute régulière du rap et la connaissance de *bolos* mais également que cette corrélation pourrait être plus importante en dehors de l'IDF qu'en IDF. Notre première hypothèse s'est révélée correcte, puisque 33,5 % (64 sur 191) de ceux qui ont déclaré utiliser activement notre lexème affirment qu'ils écoutent beaucoup de rap, alors que, pour ceux qui le connaissent passivement, les amateurs de rap descendent en chiffres relatifs à seulement 12,1 % (35 sur 290) et à 5,8 % (46 sur 723) pour ceux qui ne le connaissent pas du tout. Quant à notre supposition que le rap pourrait jouer un rôle plus important hors de l'IDF, elle s'est montrée exacte aussi bien pour les usagers actifs qui se qualifient comme des amateurs de rap (31,5% pour l'IDF vs 44,8% hors de l'IDF) que pour ceux qui connaissent le lexème passivement (10,4 % vs 16,5 %). Bien que nous partions de chiffres absolus trop disparates (les usagers actifs de l'IDF sont au nombre de 162 tandis que nous avons pu recevoir les réponses de seulement 29 usagers actifs en dehors de l'IDF²⁰), l'influence de la musique rap sur la circulation des néologismes identitaires générationnels se présente de façon non négligeable. Or, le rap est-il vraiment un moteur de diffusion aussi important que le montrent nos chiffres? Quel rôle pourrait-on attribuer aux médias dans la diffusion du néologisme du noyau (IDF) à la périphérie (hors de l'IDF)? Pour ne pas surestimer un objet qui revient régulièrement dans nos recherches – à savoir les médias – notre questionnaire comportait également une question sur le premier contact avec le lexème étudié.

Les réponses à notre question : «*où l'as-tu/l'avez-vous entendu pour la première fois?*», confirment entièrement la théorie de diffusion des innovations, avancée par E. M. Rogers (1962) pour les sciences économiques et adoptée depuis, notamment dans le monde anglophone, par de nombreux linguistes²¹. Cette théorie suppose qu'en adoptant des innovations quelconques – dans notre cas de figure un néologisme substandard – les canaux de communication entre personnes vont avoir plus d'influence que les canaux des mass-médias quant à la propension des gens à adopter une innovation (Milroy, 1991 : 30). La grande majorité de nos enquêtés indiquent ces canaux réels – copains de l'école (54 % des 403 réponses précises) ou du quartier (17 %²²). Pour seulement 28 réponses à cette question, les enquêtés se

20 Si l'on fait une division simplifiée de l'IDF vs hors de l'IDF qui comporte non seulement le reste de la France mais également les réponses des tous les autres coins du monde, il faut néanmoins préciser pour cette catégorie qu'à l'exception de 2 jeunes Français expatriés en Grèce, ce chiffre qui recense les usagers actifs touche uniquement la France métropolitaine.

21 Nous avons notamment étudié son application linguistique chez Milroy (1991) et, parmi les francophones, chez Quirion (2006) qui l'applique sur l'implantation des nouveautés terminologiques.

22 Assez souvent, les enquêtés ne sont pas parvenus à se souvenir d'un lieu exact (78 enquêtés sur 481 qui connaissent le lexème ont indiqué qu'ils ne savaient plus ou bien ont laissé la colonne vide ; de nombreuses personnes ont mis un point d'interrogation après avoir pourtant

souviennent du premier repérage de *bolos* dans les différents types de médias. Ce chiffre, bien que peu important, est intéressant à étudier en détail, car 15 d'entre eux marquent une relation directe (Sefyu, Skyrock, etc.) ou indirecte (radio, chanson, musique) avec le rap : il en résulte alors que ce courant de circulation médiatique reste de loin le plus important pour la première phase du processus d'adoption des innovations que Rogers appelle «awareness stage» (1962: 81-82), et qu'on peut traduire par «phase de prise de conscience». Rogers énumère cinq phases au total: à cette première phase succèdent une deuxième phase d'*intérêt*, une troisième d'*évaluation*, une quatrième d'*essai*²³ et finalement la phase d'*adoption* par l'utilisateur (Quirion, 2006: 829). Pour ceux qui se déclarent comme des usagers actifs de notre lexème, ce moment de prise de conscience, de la première rencontre, a pu provoquer l'adoption du néologisme et il est tout à fait probable que ce sont eux qui l'ont introduit dans leur groupe d'amis. Pour ceux qui déclarent le connaître passivement, ce moment de la première rencontre a, tout au moins, provoqué une certaine motivation pour comprendre le sens de *bolos*. Et finalement, pour ceux qui déclarent de ne pas connaître le lexème au moment de l'enquête, leurs nombreux commentaires curieux nous laissent croire que notre enquête a joué le rôle de phase de prise de conscience et a sans doute provoqué, par la suite, une phase d'*intérêt* et d'*évaluation* (et peut-être d'autres phases) pour certains d'entre eux.

À propos du «sentiment néologique», de la polysémie et de l'étymologie de *bolos*

Revenons sur nos quatre extraits de chansons de rap mentionnés dans l'en-tête de cet écrit et précisons pour chacun d'entre eux le sens de *bolos* : tandis que dans le premier extrait d'Alpha 5.20, il s'agit de façon univoque du « client d'un dealer de drogues» (seulement 7 enquêtés connaissent ce sens relativement ancien²⁴), dans le deuxième extrait de Booba & Kennedy, le même sens devient une apostrophe

répondu à la question sur leur connaissance du lexème – dans ce cas là, nous avons décidé de prendre leur réponse en considération). En revanche, la situation s'est avérée un peu moins difficile quand il leur a fallu indiquer la période depuis laquelle ils connaissaient *bolos* (73 sur 481 ; mais les dates ont été pour eux plus faciles à extrapoler : *x-y ans, environ x ans, etc.*).

23 Avec la formule «*pour la première fois*», notre questionnaire n'a pu cibler que la première phase de Rogers. Pourtant, il ne serait pas très difficile techniquement d'isoler les usagers actifs et de leur demander le moment où ils ont essayé d'utiliser le lexème pour la première fois, bien que nous craignons qu'ils soient dans l'incapacité de se souvenir du moment exact de sa première énonciation.

24 Tous utilisent le lexème activement et seulement 1 réside hors de l'IDF. C'est le sens qui apparaît dans les paroles de rap les plus datées (vers 2003) et ce sens est également évoqué par le sociologue Michel Kokoreff (2005: 131).

péjorative que la personne non-initiée peut interpréter de différentes manières et rapprocher tout simplement d'une insulte (ce qui a été le plus souvent le cas dans nos réponses, l'insulte étant décrite sous diverses formes synonymiques : *abruti, con, bouffon, boulet*). De plus, si le client venu de l'extérieur qui arrive dans une cité pour chercher de la drogue appartient à une classe sociale supérieure (plus riche, donc plus «facile à gruger» = sens évoqué dans 48 réponses, réparties quasi-équitablement entre les enquêtés déclarant utiliser le lexème activement et ceux déclarant le connaître passivement), mais surtout s'il est racialement différent de l'énonciateur (cf. le troisième extrait de Sefyu ; 4 réponses, toutes de la part de ceux qui connaissent le lexème passivement), cet aspect injurieux prend des connotations identitaires importantes pour la grande majorité des jeunes banlieusards qui sont issus de l'immigration et qui vivent dans la précarité sociale. Ainsi, notre quatrième extrait de 113, fameux groupe de Vitry-sur-Seine, montre déjà un sens polysémique, qui regroupe toutes les connotations identitaires mentionnées *supra*, dans une apostrophe qui a pour but de démotiver les «non-marginaux» à comprendre leurs codes, y compris les codes langagiers. Or, le succès de cette chanson en 2006 a sans doute eu une influence plus ou moins étendue sur la propagation de ce lexème en dehors des cités franciliennes.

En résumé, les divers sens employés par les rappers reflètent bien un phénomène identique à celui qui résulte de notre questionnaire, à savoir la polysémisation particulièrement grande et complexe de notre «néologisme». Nous y ajoutons des guillemets pour marquer une extrême subjectivité dans l'évaluation de ce qui est nouveau et dans l'observation de la durée du sentiment néologique (Sablayrolles, 2000: 182) auprès des locuteurs. L'aspect de la modernité s'est révélée être la catégorie la plus subjective de toutes, avec une tendance générale à considérer *bolos* comme «assez moderne» (50,7 % sur 481), plutôt que «moderne» (18,7 %)²⁵. En revanche, 13,7 % des enquêtés considèrent le lexème comme «stable» et encore 13,9 % comme «vieilli»²⁶.

Quoi que le sentiment néologique indique à nos enquêtés, la variabilité graphique de *bolos*, que ce soit sur les sites de paroles des fans de rap, dans notre enquête (cf. note 5) ou dans les quelques dictionnaires d'argot qui recensent ce lexème témoin non seulement du caractère néologique du lexème en général, mais également des hésitations sur son origine étymologique. Avant de commencer notre enquête, soit début 2008, le lexème *bolos* était recensé, à notre connaissance, uniquement dans un seul dictionnaire de l'argot des jeunes des cités imprimé – *Bien ou quoi?*

25 Ce qui sous-entendrait «nouveau, néologique», ceci avec peu d'écart entre les usagers actifs (52,9 %) et les locuteurs passifs (49,3 %).

26 Et le plus grand écart se présente paradoxalement non dans les différentes catégories d'âge, mais plutôt entre les réponses des hommes (16,2 %) qui se lassent un plus vite des néologismes, d'après nos résultats, que les femmes (12,5 %).

La langue des jeunes à Ivry et Vitry-sur-Seine (Laffitte, Younsi, 2004: 80), désormais BOQ – et, si l'on exclut les différents «vocabulaires» qu'on peut trouver sur les blogs, uniquement dans deux dictionnaires d'argot en ligne – le *Dictionnaire de la zone* (DZ) et le *Dico des mots* (DM). Dans les trois dictionnaires, ses formes graphiques et ses sens sont multiples: BOQ: *bolos, bolosse* : *n.m.* 1. *personne menée par le bout du nez.* 2. *abruti, minable, à l'origine acheteur de drogue dans l'argot classique*²⁷; DZ : *bolos* [bolos] *nom.* 1. *Se dit qu'une [sic] personne d'apparence faible et sans défense que l'on peut facilement gruger ou voler, dupe,* 2. *Personne peu sérieuse, fumiste*²⁸; DM: *bolos, boloss, bolosse*: *Ce [sic] faire charrier de bolos... enfin être en général ...NUL !!; Intru du system ,simple d'esprit [sic]*²⁹.

La graphie qui serait la mieux adaptée à la tradition française serait *bolosse*, les variantes sans indication de prononciation du *-s* final sous-entendent une origine étrangère... mais laquelle? Autant le sémantisme de *bolos* est riche, autant son étymologie est obscure. Pour nos informatrices de Garges-lès-Gonesse qui sont originaires du Mali, le mot *bolos* (qu'elles prononcent d'ailleurs [boRos]) serait une déformation du mot *boore* qui signifie le «pigeon» en soninké (Girier, 1996: 266). Pourtant, Gérard Galtier, professeur de soninké à l'INALCO que nous avons questionné à ce sujet, croit peu à cette piste étymologique car il nous a affirmé que tous les mots soninkés se finissaient par une voyelle (*é* le plus souvent). Il resterait alors la possibilité de l'ajout d'une suffixation *-os*, à la française, mais ce type de suffixation était surtout à la mode dans les années 1980 (cf. Boyer, 1997) et reste donc peu probable pour un mot que les plus audacieux proclament connaître depuis 10-12 ans en 2008 et dont les premières attestations retrouvées dans les chansons rap (et uniquement chez les membres de Mafia K'1 fry de Val de Marne) datent de 2003. Si l'on écarte d'autres pistes assez improbables concernant les emprunts (nos enquêtés ont mentionné plusieurs fois qu'en portugais, les *bolos* étaient des «gâteaux» – mais ce mot se prononcerait [boluʃ] – et ont tenté d'envisager une origine roumaine, tzigane et même corse³⁰), la piste la plus sérieuse reste celle de *bolo* (pl.

27 Pour le précédent constat, notons que ne nous n'avons pas trouvé de trace de *bolos* dans les dictionnaires de vieil argot.

28 Notons que le DZ note le deuxième o de *bolos* comme ouvert mais que nous avons également entendu ce o comme fermé.

29 Malgré la faible qualité de ce dernier dictionnaire (ou plutôt d'une «liste de mots»), il permet d'identifier les dates d'insertion des nouveaux items – pour le cas de *bolos*, cette période correspond à l'époque de la grande diffusion, que nous avons également repérée, à partir de fin 2005-début 2006.

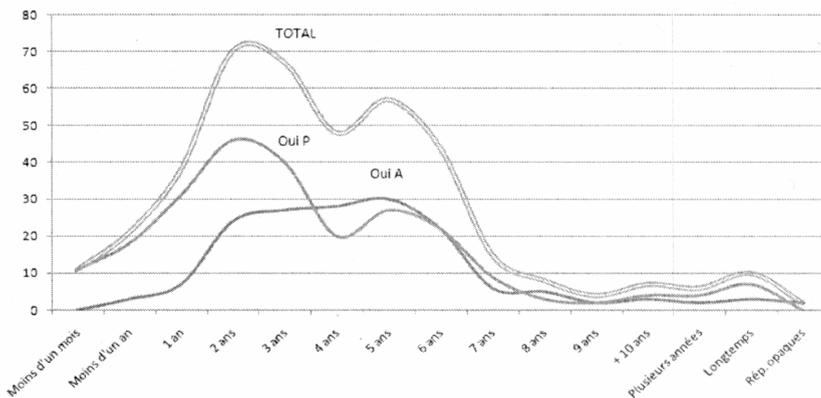
30 La piste qui était, sans doute, motivée par le site <http://www.languefrancaise.net/bob/detail.php?id=28627> où les auteurs mentionnent *baulo* comme lexème proche de *bolos* à cause de sa proximité sémantique : «naïf; victime». Notre informatrice corse, Marie-José Dalbera-Stefanaggi, nous a néanmoins précisé que cette hypothèse est improbable, étant donné l'inexistence du *-s* final prononcé.

bolos), qui désigne les «testicules» dans l'argot espagnol (Sanmartín Sáez, 1998) et qui signifie «fou» dans l'argot de Tolède selon le *Gran diccionario del argot el so ez* (Vicién Mañé, Dotres Pelaz, 2000: 70). Dans l'argot cubain, *los bolos* est également un surnom donné aux Russes³¹. Or, le passage du pluriel au singulier où le *-s* final est obligatoirement prononcé reste inexpliqué et ne peut que laisser dubitatif.

On peut également évoquer ici la piste – mentionnée plusieurs fois par nos enquêtés – d'un emprunt au nom d'une tribu d'esclaves d'Afrique du Sud (**les bolos*) mais nous n'avons pas réussi à vérifier cette piste pour le moment, ce qui nécessitera donc des investigations ethnologiques ultérieures. Si l'on devait se fier aux propositions des internautes dans divers dictionnaires ouverts, *bolos* pourrait être un mot-valise composé de *bo* («bourgeois») et *lo* («lopette»), éventuellement *los* (anglicisme *looser* ; qui est plus probable que *lopette*) sur le même modèle que *bobo* («bourgeois-bohème»). Ces propositions s'avèrent peu crédibles de point de vue phonétique et témoignent du fait que le lexème manque vraiment d'une étymologie attestée et fiable.

Pour nous, la solution de l'énigme étymologique qui pourrait être la plus probable pour le moment se trouve encore une fois dans les chansons de rap. En effet, si l'on suit la logique diachronique, les premières attestations dans les chansons de rap mènent vers la banlieue sud, notamment vers Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne)³² autour de l'année 2003. Si l'on regarde le graphique des réponses à la question «*depuis quand connaissez-vous bolos?*», on peut observer un pic dans les réponses des locuteurs passifs qui situent leur première rencontre avec le lexème vers cette période et, pour les réponses des usagers actifs, on peut observer une chute rapide de la courbe.

GRAPHIQUE N° 2 : ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE RENCONTRE DE NOS ENQUÊTÉS AVEC LE LEXÈME BOLOS



31 Récemment, *bolos* est apparu comme titre d'un film (*Los bolos en Cuba*, réalisateur Enrique Colina, 2009).

32 D'où provient d'ailleurs le matériel lexical de BOQ qui recense *bolos* en 2004. Un des auteurs de ce dictionnaire, Roland Laffitte, nous a confirmé que le terme est apparu à Vitry vers 2003.

Pourtant, 34 de nos enquêtés (dont plus d'un tiers sont originaires de Val-de-Marne) se rappellent avoir entendu *bolos* avant cette période – période pour laquelle on manque de témoignages. Une piste s'offre à nous si l'on écoute des chansons de rap qui datent d'avant cette période encore : une rappeuse, originaire de la même ville, Sté Strausz, connue dans les années 1990, notamment grâce à sa participation à la compilation *La Haine, musiques inspirées du film* (Delabel, 1995) avec le titre *C'est la même histoire*, chante dans le refrain de cette même chanson que: *c'est asmeuk, mon lauss*³³. Le *lexème lauss*, verlanisation suivie de l'apocope de *salaud* (dont le même exemple est recensé dans le DZ) semble être également polysémique³⁴: le dictionnaire *Comment tu tchatches!* (Goudaillier, 1997: 121) rappelle que son sens peut être atténué jusqu'à pratiquement «mon pote»³⁵. Un changement phonétique entre *mon lauss* [mo'los] > [bo'los] > ['bolos] *bolos* ne nous semble pas improbable, d'autant plus que la dénasalisation dans la position atone est un phénomène courant et que le *m* et *b* sont des consonnes proches au niveau articulatoire (toutes les deux bilabiales). L'opacité étymologique et la période de «vide» entre 1995 et 2003 nous laissent cette piste ouverte pour les recherches qualitatives sur place qui pourraient confirmer cette hypothèse.

Conclusion

Depuis 2006 et jusqu'à aujourd'hui, nous avons observé la circulation médiatique du *lexème bolos*, les débats sur son origine et sur les nombreuses étymologies populaires qui circulent sur les forums Internet, les débats sur sa signification «exacte» dans les articles de presse, dans les témoignages des enseignants et des parents et surtout sa profusion dans les conversations réelles des jeunes Français. Ce sujet est particulièrement vaste et offre de nombreuses approches d'analyse dont nous avons tiré, pour le présent article, les points les plus pertinents liés à la circulation large de ce *lexème* identitaire. Le traitement des résultats de notre enquête quantitative auprès de 1204 locuteurs francophones a dévoilé la nécessité de cibler plus particulièrement la catégorie des adonaissants pour aboutir à une analyse qualitative des enjeux psycho-sociaux dans l'adoption des néologismes identitaires générationnels, ainsi que la nécessité de poursuivre l'observation de la profusion du

33 C'est grâce à un enquêteur qui, dans son questionnaire, a mentionné que *bolos* lui faisait penser à cet extrait de la chanson que nous avons découvert cette piste étymologique.

34 Dans le slang anglo-américain, *los* étant l'apocope de *looser* (<http://www.urbandictionary.com/define.php?term=los&page=3>), cette acception soutient le sens péjoratif verlanisé.

35 Même si chaque insulte peut être, selon la situation de communication, péjorative ou affectueuse, une de nos questions complémentaires qui consistait à demander aux enquêtés s'ils connaissaient le syntagme *mon bolos* s'en rapproche de façon remarquable.

lexème en dehors de ses catégories privilégiées (IDF et jeune génération) dans les mois et années qui viennent. Cependant, une tentative de recherche quantitative de la circulation d'un argotisme par le biais d'un questionnaire en ligne a permis de soulever de nouvelles questions méthodologiques qui, espérons, susciteront des débats en argotologie moderne.

Bibliographie

- BAUVOIS, Cécile (1998), «L'âge de la parole : la variable âge en sociolinguistique», in : *Diversité Langue*, vol. III (<http://www.uquebec.ca/diverscite>).
- BOYER, Henri (1997), «Le statut de la suffixation en -os», *Langue française, Les mots des jeunes, observations et hypothèses*, n°114, pp. 35-40.
- FIEVET, Anne-Caroline (2008), «Du Loft à Secret Story, la langue des jeunes, elle est che-lou ! », in : Corroy Laurence (coordonné par) *Les jeunes et les médias, les raisons du succès*, Paris Vuibert, pp. 127-147.
- GIRIER, Christian (1996), *Parlons soninké*, Paris, L'Harmattan.
- GOUDAILLIER, Jean-Pierre (1997, 1^{ère} édition), *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- LAFFITTE, R., YOUNSI, K. (2004), *Bien ou quoi ? La langue des jeunes à Ivry et Vitry-sur-Seine*, Supplément au n°3 du Bulletin de la S.E.L.E.F.A..
- KOKOREFF, Michel (2005), «La banalisation raciale. À propos du racisme « anti-blancs »», *Mouvements*, n°41, Septembre-octobre 2005, pp. 127-135.
- MILROY, J., MILROY, L. (1991), *Authority in language : investigating language prescription and standardisation*, London, Routledge.
- PODHORNÁ-POLICKÁ, Alena (2007), «Peut-on parler d'un argot des jeunes? Analyse lexicale des universaux argotiques du parler de jeunes en lycées professionnels en France (Paris, Yzeure) et en République tchèque (Brno)», Thèse en cotutelle sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier et Marie Krčmová, Université René Descartes – Université Masaryk, Paris-Brno.
- QUIRION Jean (2006), «La localisation, palimpseste de l'aménagement terminologique? Stratégies d'implantation terminologique et marketing», *Meta*, 51, 4, pp. 824-837. (<http://www.erudit.org/revue/META/2006/v51/n4/014345ar.html>).
- RIFFATERRE, Michael (1953), «La durée de la valeur stylistique du néologisme», *Romanic review*, Vol 44, n°4.
- ROGERS, Everett (1962, 1^{ère} édition), *Diffusion of innovations*, New-York, Free Press.
- SANMARTIN SAEZ, Julia (1998), *Diccionario de argot*, Madrid, Espasa-Calpe.
- SINGLY (de), François (2006), *Les Adonaissants*, Paris, Armand Colin.
- VICIEN MANE, E., DOTRES PELAZ, C. (2000), *Gran diccionario del argot el so ez*, Barcelone, Larousse.

Webographie

Dico des mots : <http://dico-des-mots.com>

Dictionnaire de la Zone : <http://www.dictionnairedelazone.fr/>

Grand dictionnaire terminologique : http://www.granddictionnaire.com/BTML/FRA/r_Motclef/index1024_1.asp

Site des paroles de rap : <http://www.lavizrue.com/paroles-rap-francais-lyrics.html>, <http://www.rap2france.com/>

Urban dictionary: <http://www.urbandictionary.com/define.php?term=lose&page=3>

Wiktionnaire: http://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Proposer_un_mot/Archive_02_2009#Boloss_.28ou_bolos.29_-_Fait

